

Recueillir notre Patrimoine

Préface de Monseigneur Albert Rouet,
Archevêque de Poitiers

Il peut paraître surprenant qu'un diocèse se lance dans la traduction, la reproduction et l'édition d'un patrimoine littéraire, iconographique et architectural remontant au Moyen Âge et même avant ! Tant de problèmes nouveaux, de la mondialisation à la recomposition de l'espace rural, des inégalités sociales au sida, surgissent dans la société, que trop d'attention à un passé, même prestigieux, risque d'entraîner loin des responsabilités urgentes. Tant de questions requièrent les forces de l'Église, en particulier sur la pertinence de la foi dans la culture contemporaine, en un temps où, dit-on, ses forces se raréfient, qu'il est permis de demander s'il ne s'agit pas d'un détournement des énergies, d'un abus de biens apostoliques.

Il faut entendre ces remarques. Elles possèdent une certaine légitimité, en particulier celle de l'urgence de la mission : l'Évangile n'attend pas. « *Malheur à moi si je n'évangélise pas* » écrit saint Paul (1 Corinthiens 9, 16). Il précise : « *C'est une nécessité qui m'incombe* ». Plus subtilement, en présentant des œuvres aussi anciennes, ne cherche-t-on pas un refuge facile dans un passé moins compromis avec les difficultés et les soucis de ce temps ? Le retour au patrimoine fournirait un recours contre une modernité dérangeante. Certaines sensibilités se nichent dans un moment de l'histoire pour y fixer leurs angoisses désabusées. Il est plus facile de vouloir arrêter le temps que d'en discerner la signification et les exigences.

Sans tomber dans ce travers pour lequel, au fond, l'histoire avance vers un déclin inéluctable à partir d'un âge d'or reconstruit, il reste cependant à justifier l'entreprise d'une collection de textes anciens d'auteurs poitevins et d'une série sur les églises médiévales. L'examen des objections possibles se révèle plein d'intérêt.

Le soupçon de détournement d'attention aux tâches présentes, mérite analyse. Il n'est pas aussi limpide qu'il le paraît. Quatre arguments, de valeur croissante, peuvent être avancés pour le dissiper.

I – Les pierres et les lettres

En un temps où les services au Ministère de la Culture prônent le patrimoine architectural, où les communes consentent des efforts importants pour restaurer leur église, à la grande joie de la population, croyants et incroyants réunis, ce regain d'intérêt pour l'héritage local ne saurait se cantonner au maintien matériel de bâtiments parfois prestigieux.

On parle ici de « retrouver ses racines ». L'homme n'est pas un arbre ! Il aime l'espace, la route et le vent. L'homme est un être en déplacement et de déplacement. L'errance absolue le dilue néanmoins dans le vide et l'insignifiant. À terme, elle mène au dessèchement, à l'évanescence, donc à la mort. Dans la restauration des églises, se coule la nécessité de faire mémoire. Il ne suffit pas de nettoyer les murs, de refaire la toiture, de décapoter les parois ni de bien rejointoyer les pierres. Encore faut-il comprendre les raisons de tant de beautés anciennes et saisir l'élan qui poussait nos ancêtres à tant de démesure, compte tenu de la pauvreté de leurs moyens techniques. Leur église décrit un espace qui échappe à la vente et à la productivité. Trop haute, trop vaste, pour la seule efficacité des rassemblements, elle proclame en l'homme ce qui dépasse l'usage vénal des choses et de la terre ; elle le déplace vers un horizon plus grand que les étroites contingences de la nourriture ou du profit. Le bâtiment est ancien, les significations restent actuelles.

Pour comprendre le patrimoine, en deviner la signification et en décrypter le message, il devient nécessaire de se référer à la culture où il a pris naissance. Donc de lire les textes contemporains. Les pierres et les pages s'éclairent mutuellement. Elles parlent ensemble. Elles nous expliquent un monde passé, avec ce que ces hommes jugeaient important pour eux. Elles nous obligent à étalonner nos priorités et à peser nos urgences de cet essentiel qui anime l'homme et lui échappe toujours.

II – L'urgence et le recul

L'Évangile nous presse. L'Église le doit aux hommes d'aujourd'hui. C'est vrai. L'urgence subjectivement ressentie correspond-elle à une requête objectivement exprimée ? Dans la hâte à proclamer l'Évangile se glisse aussi l'impatience de dépasser l'indifférence qui nous entoure et le dépit de ne pas être avidement accueillis. Un monde vit sans la foi ou s'égaré en religiosités crédules. Devant une telle distance, convient-il de forcer la vapeur et de foncer dans une annonce outrancière ? Est-ce là vraiment le message d'un Christ qui attend trente ans avant de parler, qui refuse d'insister et de punir un village inhospitalier (Luc 9, 55), qui enjoint à ses disciples de quitter une ville dédaigneuse (Luc 9, 10) ? Il manifeste ainsi une liberté intérieure, fort éloignée d'une publicité profitable. Le témoignage du Christ fait confiance au temps. Il n'a pas peur de la patience. *« Pour le Seigneur, un jour est comme mille ans »* (2 Pierre 3, 8).

Ce n'est donc pas tant la hâte qui importe ici, que de savoir la nature exacte de l'urgence. Le Christ prend du recul, il part dans la solitude (Luc 4, 42). L'urgence qui le presse s'enracine dans une relation au Père, nourrie des Écritures et de la prière. Elle forme des collaborateurs, non point rapidement, mais avec le courage de la patience, cette attention à l'histoire de chacun. Par là, le Christ façonne ses disciples par l'intérieur, en relisant avec eux l'histoire de l'alliance et leur propre histoire (Matthieu 16, 9).

La formation des chrétiens, surtout pour bien comprendre la modernité, demande plus que de se précipiter dans l'actualité. Elle exige de prendre le recul de l'histoire, c'est-à-dire d'opérer une relecture des chemins de l'histoire, de visiter les escales de la route. Ainsi l'approche du monde contemporain s'enrichit de la perception des questions décisives des hommes et de la variété des réponses. Même les impasses aiguissent la vigilance. La nouveauté apparaît toujours sur un fond ancien !

III – Recevoir pour transmettre

C'est une illusion simpliste que de penser qu'entre l'Évangile et aujourd'hui n'existe aucun écart, aucun délai, et que le texte, comme la foi, nous arriveraient directement, en une sorte de génération spontanée ! Certes, la Résurrection n'a pas d'âge. Elle nous est contemporaine. Mais le témoignage qui l'atteste, qui en donne conscience, et en scrute les richesses, nous parvient en passant de génération en génération (2 Timothée 2, 2). Nous recevons l'Écriture « *environnés d'une nuée de témoins* » (Hébreux 12, 1).

La foi, en sa confiance pure, surgit aussi neuve qu'au premier matin de Pâques. Sa pulsion dépasse les mots et les explications. Elle en est cependant l'origine, source secrète, mais dont les eaux nourrissent la prise de conscience, les réflexions, les recherches et les synthèses. En tant que réalité humaine, la foi appelle la conscience, donc la parole : « *Rien n'est sans langage* » (1 Corinthiens 14, 10). Par là, elle se présente comme un dialogue, où le Verbe court d'une culture à une autre, d'une époque à sa suivante, les unissant et les distinguant. Chaque peuple, chaque temps contribuent à créer un unique dialogue de l'histoire et de l'espace où se rend présent le Ressuscité insaisissable. Aucune expression n'est inutile pour percevoir comment la lumière de l'Esprit féconde l'humanité d'un temps et d'un lieu. L'amour de la vérité oblige à en chercher la moindre étincelle.

L'épître aux Éphésiens explique que « *les trésors inouïs de la grâce* » (2,7), de l'amour « *surpassent toute connaissance* » (3, 19). Ils se rendent cependant manifestes dans les écrits : « *Vous pouvez, en me lisant, vous rendre compte de l'intelligence que j'ai du mystère du Christ* » (3,4). Ainsi Paul se présente-t-il : au croisement des Écritures et de ses propres textes.

L'Évangile nous arrive toujours au croisement de sa radicale nouveauté et des témoignages qui ont tracé la vie et la fidélité des croyants. Entre la modernité et l'Ascension, se dressent une multitude de témoins. Leurs œuvres portent la marque de leur désir d'aimer le Christ, d'en sonder les mystères pour en vivre et faire vivre d'autres. Les textes et les images fournissent des index existentiels de la vie chrétienne. Pour en transmettre le goût aujourd'hui, il importe de savourer ce que nos pères y ont trouvé et en ont vécu.

IV – Un rapport à créer

Le plus important ne concerne pas le style ni l'argumentation d'un auteur : ils diffèrent d'un écrivain, d'un sculpteur ou d'un architecte à l'autre et parfois au long de la carrière d'un même auteur. Ce n'est pas non plus l'évolution des problématiques, comme si une avancée linéaire traversait les siècles. La sainteté d'une vie échappe au progrès des techniques. Elle apparaît dans le rapport qu'une existence entretient avec le Christ. De la même façon, une œuvre entretient une relation avec l'époque où elle apparaît. Pour une part, elle la reflète avec ses évidences, ses postulats et ses interrogations. Pour une autre part, elle la transforme et lui ouvre de nouveaux espaces.

Les auteurs du passé témoignent d'un type de rapport de la foi avec la culture d'une époque. Ils ne nous provoquent pas directement à reproduire le même rapport, parce que d'une culture à l'autre, les accentuations changent et que, dans ses propres limites, une culture reste plus sensible qu'une autre à un aspect particulier de l'humanité. Mais, avec ces différences (et non pas malgré elles), c'est bien la relation de la foi à une civilisation qui s'exprime ici. Son incarnation. Une répétition littérale du passé entraîne sa stérilité, celle des apparences.

Autre chose importe donc, un point fondamental : la connaissance des auteurs anciens provoque à créer. Loin de nous distraire de nos responsabilités de l'heure, ils nous poussent à oser, pour notre temps, ce qu'ils ont fait pour le leur. Cette provocation court, telle une exigence, de siècle en siècle. À la fois par fidélité à l'Évangile et par audace pour inscrire les paroles de vie dans un temps donné.

À Poitiers, depuis saint Hilaire, commentateur de l'écriture et défenseur de la divinité du Christ, jusqu'aux vies de sainte Radegonde ou de saint Martin, des recueils d'homélie jusqu'aux dissertations juridiques ou théologiques, notre Église n'a cessé de produire des expressions de sa foi. Elle la chante et l'accueille dans des fresques, des sculptures et des enluminures. Cette histoire demande d'être connue, afin de nous former à la création de nouvelles propositions. Les œuvres anciennes procurent, bien évidemment, des sources pour notre prière et notre vie spirituelle. Il nous faut tirer bénéfice de ce qu'elles offrent.